DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 406. 1er Décembre 1913 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

AVIS

*Par suite de la dissolution de la Société anonyme de l'*Echo du Merveilleux *et des décisions prises aux assemblées générales des 4 août et 29 octobre 1913, il a été décidé que l'ensemble de l'exploitation commerciale de l'*Echo du Merveilleux, *y compris le Titre, sera mis en vente aux enchères devant Me Chaudé, notaire, 26, boulevard St-Michel, à Paris, le 12 décembre courant, à quatorze heures, sur une mise à prix de 3.000 francs, pouvant être baissée.*

Une affiche indiquant le détail et les conditions principales de la vente sera envoyée à toute personne qui en fera la demande. S'adresser à Me Chaudé, notaire, ou à M. Lougarre, liquidateur amiable, 13, rue de Londres, à Paris. Ce dernier a d'ailleurs tous pouvoirs pour traiter de gré à gré, avant l'adjudication.

LE CAS
de Raymonde Bellard

Autostigmatisme ou simulation ?

Toute la grande presse a été occupée dernièrement par des phénomènes — vrais ou simulés — d'autostigmatisme qui avaient pour héroïne une petite fille de douze ans, Raymonde Bellard et pour théâtre un modeste village de la Somme, Bussus-Bussuel, près Abbeville.

C'est à l'école, pendant l'heure de classe, que se serait, au dire de la chronique, manifesté le premier phénomène. La petite Bellard cherchait la solution d'un problème quand, tout à coup, elle avait ressenti un picotement au bras gauche. Relevant sa manche, elle avait constaté avec stupéfaction que la solution du problème venait subitement d'apparaître sur la peau, en lettres blanches et saillantes, tranchant sur la couleur rose de la chair. Toutes les compagnes de la petite écolière et l'institutrice elle-même avaient pu s'assurer de la réalité du phénomène.

Le bruit de ces faits merveilleux ayant franchi les murs de l'école, de nombreuses personnes visitèrent la fillette et, chaque fois, un fait nouveau se manifesta. C'est ainsi que le curé doyen d'un pays voisin vint voir l'enfant et aperçut le mot « doyen » inscrit sur son front, qu'un cultivateur, M. Jourdain, put contempler son nom imprimé « tout vif » sur le mollet de Raymonde. Un voyageur de passage constata l'inscription de ses initales L. M. sur les deux tempes de l'enfant. On vit également le graphisme d'un aéroplane, au moment où un appareil aérien survolait le village.

Il n'en fallait pas tant pour exciter la curiosité générale et bientôt le bruit de ces événements se répandit dans la région et des médecins se déplacèrent pour observer les phénomènes.

Bien plus, on apprit que Raymonde Bellard possédait aussi un don de divination et était une véritable voyante. C'est ainsi qu'on vit s'inscrire sur la peau de la fillette cette phrase : « Victor sera pris bon pour le service. — Et quand ? demandait-on. — A l'automne prochain. » Vous direz qu'il ne fallait pas être très clairvoyant pour prédire un tel événement, mais, d'autre part, des étrangers, *inconnus d'elle*, lui ayant demandé si elle pouvait dire leurs prénoms, on avait vu aussitôt les prénoms demandés s'inscrire sur l'épiderme du sujet : « Marthe, Marie, Germaine, etc... »

Du coup, la renommée de ces faits vraiment curieux franchissait la limite de la région et parvenait jusqu'à Paris où la grande presse s'en emparait pour les discuter.

S'agissait-il d'un cas d'autostigmatisme inconscient doublé d'un don de voyance, ou bien y avait-il simulation, supercherie ou phénomène aisément explicable : Raymonde Bellard était-elle une névrosée dont le cas relevait de la Salpêtrière?

On décrivait notre écolière comme une petite fille fluette et chétive, blonde, avec de grands yeux bleus, possédant un esprit éveillé et une santé normale. Des médecins des environs, ceux de Vaucourt, Saint-Riquier, Ailly-le-Haut-Clocher, étant venus l'examiner, l'avaient trouvée pourvue d'une constitution normale. Aucune ascendance névropathique; aucun fait décelant un tempérament particulièrement nerveux.

Un reporter du journal le *Matin* fut dépêché auprès de Raymonde Bellard et voici comment il rapporte l'entrevue qui lui fut ménagée avec elle :

L'avouerai-je? Malgré que dix honorables personnes m'aient assuré : « Moi, j'ai vu! », je restais fort sceptique en franchissant le seuil de M. Bellard père. N'a-t-on pas enregistré — ou bien l'ai-je rêvé? — des cas d'hallucination collective?

— Pouvez-vous, dis-je à brûle-pourpoint à la petite fille, savoir comment je me prénomme et me répondre par les moyens qui vous sont familiers?

— L'expérience ne réussira peut-être pas, objecta sa mère, car les phénomènes se manifestent depuis deux jours avec plus d'intensité le matin que le soir.

Nous attendîmes, non sans curiosité, pendant un long quart d'heure.

Tout à coup, Raymonde prononça :

— Ah voilà!

Et elle découvrit sa jambe au-dessus du genou. J'aperçus sur la peau une quantité d'ampoules minuscules. Elles se transformèrent, se lièrent, et bientôt, en très gros et très purs caractères, on lisait un nom, un prénom : Henri.

Avant qu'elle ne s'effaçât, nous pûmes photographier l'image. Et cette fois, nous étions convaincus.

J'apporte aux lecteurs du *Matin* ce véridique témoignage.

Ces « miracles » de Bussus-Bussuel procédent, en effet, des féeries et de la fable.

Décidément, nous vivons dans des époques fantastiques!...

HENRI VIDAL.

Voilà un témoignage formel et précis, rapporté par un sceptique, mal disposé à se faire taxer de crédulité et qui devait avoir le souci de ne pas « se faire rouler ». Nous reviendrons tout à l'heure sur ce témoignage.

Bien entendu, les journaux cherchaient à ces phénomènes une explication naturelle qui leur permît de proclamer une fois de plus qu'il n'y avait nul mystère dans la nature et que la raison de l'homme expliquait tout. M. Henri Regnault, rédacteur à l'*Intransigeant*, s'en fut interviewer le Dr Babinski, médecin des hôpitaux et le Dr Gilbert Ballet, de l'Académie de médecine, spécialiste des maladies mentales.

Le premier se borna à déclarer qu'il ne pouvait donner son appréciation sur un phénomène qu'il n'avait pas étudié mais qui, de prime abord, lui paraissait absurde. L'opinion du second fut que Raymonde Bellard était une simulatrice habile, analogue à Eusapia Paladino. Sur ce dernier point, nous savons — et l'*Echo* a souvent traité la question — ce qu'on doit penser du scepticisme indéracinable des savants officiels et l'argument ne nous a pas convaincu.

Mais l'affaire n'en restait pas là. Le *Matin*, décidé à élucider le mystère, délégua à Bussus-Bussuel trois savants professionnels, MM. les professeurs Bordas, secrétaire général de l'Institut de psychologie; Petit, président de la Société de pathologie comparée et le Dr Colin, d'Amiens, pour faire une étude rigoureusement scientifique du cas de Raymonde Bellard et apporter au public la solution du mystère.

L'enquête établit que Raymonde était une vulgaire *dermographe*. Dermographe? Cela signifie, paraît-il, « que tout frôlement exercé sur la peau, soit avec l'ongle, soit avec n'importe quel objet pointu, se traduit, après quelques minutes, par une sorte d'urticaire, agrémenté du relief, plus ou moins apparent, des lettres ou dessins qu'on y a *virtuellement* tracés ». Les savants affirmaient en outre que le phénomène n'était *pas spontané*, c'est-à-dire qu'aucune suggestion directe ou indirecte, personnelle ou étrangère, n'intervenait dans sa production et qu'il fallait admettre des *manipulations exercées sur le tégument*. En d'autres termes Raymonde Bellard ne pouvait être qu'une simulatrice et c'est elle-même qui inscrivait sur sa peau les étranges « grafiti ». — Les savants expliquaient que, par suite d'une paralysie momentanée des filets nerveux dits vasomoteurs qui règlent le débit sanguin, les petits

vaisseaux se dilatent sous la poussée du sang et laissent échapper une sérosité à travers leurs parois distendues. C'est cette sérosité qui, accumulée au point de contact, formait le dessin en relief. Ils ajoutaient qu'au surplus, le dermographisme n'était pas une chose nouvelle, que la



RAYMONDE BELLARD

supérieure des Ursulines possédées de Loudun en était jadis atteinte et qu'au moyen âge, on avait observé maints cas de ce genre, faussement attribués à une origine diabolique.

Raymonde Bellard devenait donc suspecte de simulation et de supercherie. Il restait à obtenir une certitude à ce sujet. C'est ce qui se produisit quelques jours plus tard et l'*Echo de Paris* l'annonçait en ces termes :

L'Enfant aux Stigmates

C'ÉTAIT UNE BANALE SUPERCHERIE

La légende miraculeuse qui semblait devoir s'accréditer à propos des mystérieux stigmates qui apparaisssaient sur le corps de la jeune Raymonde Bellard, aura été de courte durée.

Une constatation faite par des témoins décidés à éclaircir le mystère qui révolutionna pendant quelques jours le petit village de Bussus-Bussuel, permit de conclure à une supercherie complète — supercherie innocente, sans doute — de la jeune Raymonde.

On remarqua, en effet, que les inscriptions étranges n'apparaissaient que sur les endroits du corps où pouvait atteindre la main droite de l'enfant. Et l'on n'eût pas de peine à s'apercevoir que les inscriptions soi-disant miraculeuses étaient tout simplement tracées au moyen d'une épingle à cheveux dont se servait très adroitement la petite Raymonde Bellard. De semblables signes peuvent apparaître sur la peau de tous les sujets neuro-arthritiques, dont le système nerveux est spécialement susceptible ; il suffit de les tracer au préalable, soit à l'aide d'une épingle, ou simplement avec l'ongle.

Ainsi le mystère paraissait éclairci et la Presse gardait désormais le silence sur un cas qu'elle considérait désormais comme « classé ».

Et bien nous avouons, nous, n'avoir pas été convaincus par les arguments présentés et les constatations faites. Certes, nous n'entendons pas prendre la défense de Raymonde Bellard ni nous porter garants de sa bonne foi. Nous avons toujours professé ici même qu'il ne fallait pas accepter d'emblée et sans examen tout fait se présentant comme mystérieux ou inexplicable et c'est cette prudence qui a toujours dicté la conduite de l'*Echo du Merveilleux*.

Mais devons-nous accepter avec une égale sérénité des arguments et des explications qui ne nous satisfont pas ?

Reprenons un peu les faits.

Une fillette de douze ans prétend que des inscriptions spontanées se manifestent sur son épiderme. Elle devient aussitôt l'objet d'une curiosité attentive et plus ou moins soupçonneuse. Des étrangers, des médecins — en général gens sceptiques et peu enclins à admettre le surnaturel — viennent l'examiner, l'interroger. Sous leurs yeux, des mots, des phrases apparaissent sur le front, sur un bras, sur un mollet, sur une cuisse, et tous se déclarent convaincus qu'il se passe là une chose assurément extraordinaire. Comment admettre que cette petite fille de douze ans, si éveillée et si intelligente fût-elle — a pu, à l'insu de ces yeux braqués sur elle, écrire des mots sur son corps. On peut l'admettre pour les bras, mais le mollet, la cuisse, le front? Nous avons le témoignage de ce reporter, Henri Vidal, dont la petite ignore le prénom et qui voit son prénom exact s'inscrire *sur la jambe, au-dessus du genou*. Comment M. Henri Vidal n'aurait-il pas surpris la fillette en flagrant délit de supercherie et faut-il admettre qu'il avait soudainement perdu la vue?

Il faut supposer ou une habileté extraordinaire de la part de Raymonde ou une naïveté stupéfiante chez le témoin.

On nous dit : on a remarqué que les inscriptions se produisaient en tous les points du corps où pouvait atteindre la main droite de la fillette. Peste! quelle main prompte et habile il faut lui reconnaître! Ainsi sous les yeux de tous et sans qu'on puisse s'en douter, elle se fait des inscriptions sur le mollet, sur l'épaule, sur le front? Une, deux, passez muscade. C'est prodigieux.

Avez-vous essayé de vous écrire sur l'épiderme une phrase entière telle que : « Victor sera pris bon pour le service. » Eh bien, amis lecteurs, prenez une épingle à cheveux et faites l'expérience sur vous-même. Vous me direz s'il est commode de s'inscrire un nom sur le front et vous verrez si la peau, matière souple, malléable et fuyante, se prête à un tel exercice.

Mais les faits de voyance, nous les explique-t-on ? Ou bien tout ce qu'on nous a raconté est un tissu de mensonges ou bien il faut rechercher comment Raymonde a deviné le nom ou le prénom de ses interlocuteurs.

Et puis, je ne sais pas si vous êtes comme nous, mais ces filets nerveux qui se paralysent, cette sérosité qui filtre à travers les parois des vaisseaux capillaires..... tout cela nous rappelle les savants de Molière.

Mais nous pouvons nous tromper.

Nous restons sceptiques voilà tout, tant sur la réalité et le mode des phénomènes que sur l'explication qui nous en est fournie. C'est par un point d'interrogation que nous terminons cette rapide discussion ?

Nous ne tenons pas le mystère pour élucidé et nous attendons, pour nous prononcer, des précisions nouvelles.

R. FARAL.

AVIS

Nous prions les abonnés dont l'abonnement est expiré de vouloir bien adresser de suite le montant du renouvellement en un mandat ou bon de poste à M. l'Administrateur de l'ECHO DU MERVEILLEUX, 15, rue de Verneuil, afin de ne subir aucun retard dans le service de Revue.

SIMPLE HISTOIRE

[*Notre collaborateur d'ancienne date, M. Charles Chauliac, dans le récit suivant dont aucune circonstance n'est inventée, entend montrer une persévérante intervention providentielle s'exerçant sur deux vies humaines. Les sceptiques eux-mêmes, qui refuseront de voir autre chose qu'une suite de coïncidences dans cette série d'événements si bien enchaînés, prendront plaisir à la simple histoire très touchante que M. Chauliac raconte avec un accent si pénétré.*]

C'était en 1853, le jeudi 26 mai, jour de la Fête-Dieu, dans une grande ville du Midi ; et si nous désignons aussi absolument la date du jour où commence cette narration, un sentiment de respect et de convenance nous interdit d'indiquer plus clairement le lieu où s'accomplit cette très véridique et émouvante histoire.

Ce jour-là, un jeune enfant de 13 ans venait d'être admis à faire la première Communion.

A cette époque déjà reculée, un reste de jansénisme, aujourd'hui disparu, fleurissait, hélas ! encore dans bien des provinces, mais quelques familles avaient déjà secoué son joug d'endurcissement et de sécheresse. Aussi, dès cette mémorable journée, le jeune homme prit-il l'habitude de la fréquente communion, et chaque dimanche le retrouvait au pied de l'autel et à la très sainte Table dans cette même église.

Cinq années s'écoulèrent ainsi dans le calme régulier d'une existence laborieuse, ayant pour seule distraction voulue les cérémonies religieuses de la paroisse.

Pendant ces cinq années, l'enfant n'avait jamais laissé passer sans la célébrer cette Fête-Dieu qui lui ramenait le souvenir de son plus beau jour.

En 1858 donc, le matin de la Fête-Dieu, ayant obtenu un congé de la journée entière dans la maison de banque où il travaillait, il s'acheminait, profondément recueilli, vers la paroisse pour assister et participer à la cérémonie de la première Communion.

Tandis qu'il élevait son âme vers Dieu, voilà tout à coup que, sans y attacher d'importance, son regard, qui parcourait les rangs des enfants, objets de cette belle fête, se fixa sur une petite communiante de 11 à 12 ans, qui semblait ne plus appartenir à la terre et bien plutôt anéantie en extase par quelque vision céleste.

Malgré lui, son esprit se détacha un instant de la cérémonie qui s'accomplissait à l'autel, et admirant

inconsciemment la piété de la jeune communiante, il fit, sans s'en rendre bien compte, une prière nouvelle pour lui : « Mon Dieu, disait-il naïvement, un jour viendra où je devrai sans doute me marier. Ce jour-là, mon Dieu, choisissez-moi, vous-même, et donnez-moi pour épouse une jeune fille aussi pieuse que cette enfant qui semble ici appartenir bien plus au ciel qu'à la terre. »

Inconsciemment encore, et comme par une force inconnue, cette prière se grava dans son esprit et ne quitta plus sa pensée pendant tout le reste de la cérémonie.

Le soir de ce jour, le jeune homme revint à l'église pour assister à l'émouvante rénovation des vœux du baptême.

Lorsque la blanche théorie des communiantes se dirigea vers les fonts baptismaux, ses yeux se fixèrent vers la bannière de la Sainte Vierge et vers l'enfant qui la portait.

L'honneur de cette charge était alors dévolu à la plus pieuse des petites communiantes, et notre jeune homme reconnut dans l'enfant qui portait la bannière celle qu'il avait remarquée dans une sorte d'extase. Et sa prière lui revint à la mémoire. « Mon Dieu, dit-il au fond de son cœur, je ne m'étais donc pas trompé. C'est bien une jeune fille pieuse et sage à l'exemple de celle-ci que je vous demande pour l'époque où vous m'appellerez à créer une famille. » Et malgré lui, sans même comprendre, ses yeux suivirent la bannière dans son parcours autour de l'église.

La cérémonie terminée, le jeune homme retourna dans sa famille sans plus penser à la prière qu'il venait de renouveler, mais que son ange gardien avait, sans doute aucun, enregistrée là-haut.

L'idée ne lui vint même pas de savoir qui était cette enfant dont la piété avait un moment occupé sa pensée.

Et c'est une circonstance fortuite (était-ce bien une circonstance fortuite) qui lui apprit le lendemain, en la voyant sortir de sa demeure sous ses vêtements de communiante, qu'elle était la fille d'un notable commerçant de la paroisse.

Peu lui importait du reste. Tout cela était oublié et il n'attacha à cette découverte aucune importance. Ce n'est que plus tard qu'il se remémora tous les incidents de cette journée.

Le dimanche suivant, en venant avec sa mère assister à la messe paroissiale, le jeune homme retrouva avec surprise la petite communiante du jeudi qui assistait, elle aussi, avec sa mère, à la même messe.

Le moment de la communion arriva. Les parents de la jeune fille n'étaient pas jansénistes, eux non plus, et, dès ce dimanche, les deux enfants vinrent s'agenouiller l'un et l'autre à la Sainte Table.

Cet état de choses se prolongea quelques mois et le jeune homme ne faisait même pas attention à cette coïncidence, il ne songeait certainement plus à sa prière de la Fête-Dieu, lorsqu'un évènement bien simple en lui-même se produisit.

Un jour, le saint prêtre qui, depuis sa première Communion, n'avait pas cessé de diriger sa conscience, lui annonça que, appelé par l'autorité diocésaine dans une cure bien loin de la ville, il ne pouvait continuer à s'occuper de lui et l'engagea à chercher un autre directeur.

Désolé de ce départ et quelque peu désemparé, le pauvre garçon, dans l'embarras de trouver un prêtre à qui s'adresser, résolut de s'en remettre à la Providence du soin de désigner celui qu'il lui fallait prendre.

« Mon Dieu, dit-il, dès le dimanche, au moment de la communion, dès demain, quand mes chefs m'enverront en course à travers la ville, je me rendrai directement vers l'endroit qui me sera désigné. Si sur la route exactement suivie sans faire le moindre détour une église se rencontre, j'entrerai dans cette église et je prendrai pour directeur le premier prêtre que vous y mettrez sur mon chemin. C'est vous, mon Dieu, qui aurez fait le choix utile, et j'accepterai de votre main et sans hésiter ce directeur que vous m'aurez vous-même envoyé. »

Ainsi fut fait ; et dès le lendemain, une course ordonnée au jeune apprenti banquier l'envoyait bien loin, à l'autre extrémité de la ville, auprès d'une église éloignée de sa paroisse.

Il y entra sans hésiter, persuadé que telle était la volonté de Dieu ; après une courte prière, il se dirigea vers la sacristie. Là, s'adressant à un bedeau, il demanda s'il y avait un prêtre disponible pour entendre sa confession. « Quel prêtre désirez-vous, dit le sacristain. — Peu m'importe : un prêtre quel qu'il soit. — Il n'y en a qu'un de libre en cet instant. — C'est justement celui que je cherche. » Et le prêtre, prévenu, arriva bientôt. Le jeune homme lui dit dans quelles conditions il était venu vers lui. « C'est Dieu qui m'envoie à vous, ajouta-t-il, en lui faisant connaître le départ de son directeur et la prière faite la veille pour trouver un suppléant. »

« C'est en effet Dieu qui vous adresse à moi, dit à son tour le jeune prêtre, frappé des circonstances de cette visite. Je vous accepte donc comme venant de lui. Soyez le bienvenu. Vous me trouverez ici chaque

samedi à l'heure où il vous sera possible de venir, aussi loin de votre demeure et de vos occupations. »

Le samedi suivant, le jeune homme, fidèle au rendez-vous, arriva à l'heure désignée au confessionnal du vicaire, et la première personne qui frappa son regard fut la petite communiante venue avec sa mère à ce même confessionnal, bien éloigné pourtant de la demeure de cette enfant.

Un peu étonné tout d'abord de cette étrange rencontre, le jeune homme s'y attacha pas cependant une importance trop grande et les semaines et les mois s'écoulèrent, réunissant les deux enfants chaque samedi aux pieds du même prêtre, et chaque dimanche aux pieds du même Dieu.

Cependant, peu à peu, le jeune homme trouvait une joie véritable à cette double rencontre et parfois le souvenir de la première Communion de cette jeune fille et de la prière inconsciente adressée par lui à Dieu à cette occasion venait frapper sa pensée, tandis que les années se succédaient lentement.

Quatre ans déjà avaient fait de l'enfant une grande jeune fille, et l'apprenti banquier allait avoir vingt-deux ans.

Un jour, le prêtre qui continuait à diriger ces deux âmes posa au jeune homme une interrogation précise :

— N'avez-vous jamais songé qu'un jour viendra où vous devrez vous marier, lui dit-il, et votre cœur n'a-t-il pas quelque secret à me confier à ce sujet ?

Le jeune homme s'étonna. « Je ne pense à rien de semblable, répondit-il tout d'abord, et je n'ai rien de grave à vous dire, sinon je n'eus pas attendu votre question pour vous en parler. »

Mais le prêtre insista. « Cherchez bien au fond de vous-même, mon enfant. N'est-il pas une jeune fille dont la pensée vous envahit par moment. » Le jeune homme se taisait. « Allons, ayez confiance reprit le prêtre, réfléchissez. » Et il prononça le nom de la petite communiante.

Le jeune homme était vaincu. Il avoua que cette rencontre chaque samedi et chaque dimanche avec la même jeune fille était devenue pour lui comme une fête, comme un besoin, et qu'il voyait chaque semaine revenir ces deux jours avec une véritable joie.

« Voulez-vous vous marier ? reprit le prêtre. Je puis vous assurer que votre demande sera agréée par cette famille et par la jeune fille. » Et à son tour, pressé par le jeune homme, il lui apprit qu'il avait été chargé de lui parler dans ce sens.

Le jeune homme demanda quelques semaines de répit avant de prendre une aussi grave décision.

Après un mois de réflexions sérieuses, il lui accepta d'être présenté à cette famille et, malgré certaines difficultés de détail soulevées de part et d'autre, mais bien vite aplanies, le mariage fut décidé.

Et ce fut ce même prêtre, déjà confident de ces deux âmes, qui les unit au nom de Dieu. Là semblait devoir se borner le rôle de la divine Providence, dont l'œuvre semblait parachevée : il n'en fut rien cependant. La main de Dieu n'abandonne pas ceux qu'elle unit dans son amour.

CHARLES CHAULIAC.
chevalier de Saint-Grégoire le Grand.

(*A suivre*).

Diseuses de Bonne Aventure

Les diseuses de bonne aventure n'étaient pas moins achalandées autrefois qu'elles semblent l'être aujourd'hui et, sans remonter plus haut que le grand siècle, on voit déjà les cartomanciennes, les chiromanciennes et autres devineresses atteindre de brillantes situations.

Les rois eux-mêmes donnent l'exemple. Henri IV n'a pas manqué, imitant en cela ses prédécesseurs, de faire tirer l'horoscope de son fils, le futur Louis XIII, par l'astrologue Larivière. Au vu et au su de tous, il consulte assez fréquemment un devin, nommé Thommassin, qui lui conseille de se garder du mois de mai. Henri IV était un peu comme les gens qui demandent constamment les avis de leur médecin, quittes à n'en jamais tenir compte. Il eût été prudent à lui, cependant, d'écouter les prophéties de Thomassin, puisque, s'il faut en croire l'Estoile, le devin lui avait prédit « jusqu'au jour et à l'heure où il serait assassiné ».

On reprochera bien des choses à Louis XIV ; on ne saurait lui dénier le bon sens. Il lui arriva pourtant, en deux circonstances, de faire appel aux lumières des devineresses. Selon l'usage, on avait fait établir son horoscope au moment de sa naissance. Le nommé Martin fut chargé de ce soin. L'horoscope ne satisfaisait-il pas le roi ? Toujours est-il que, vers 1663 ou 1664, rapporte Dangeau, se trouvant à St-Germain, il demanda qu'on lui amenât une femme qui « disait des merveilles ». On reçoit cette femme dans les combles du château et Louis XIV, sans ordres et avec un habit fort simple, y monte. La devineresse examine sa main ; puis, après avoir longtemps pensé, lui dit « qu'elle ne sait qui il est... qu'elle voit bien qu'il est au-dessus de ce qu'il paraît ; qu'il est marié, mais pourtant un maître galant et qui a eu bien des bonnes fortunes ; qu'il deviendra veuf et tout de suite s'éprendra d'une veuve déjà surannée, de la plus basse con-

dition et le reste de tout le monde ; que sa conduite ne lui sera pas inconnue, mais qu'elle ne l'arrêtera pas ; qu'il l'épousera et qu'elle le gouvernera et mènera toute sa vie par le bout du nez et qu'enfin, ressentant la sottise qu'il a faite, il prendra cette dame en aversion et mourra de douleur et de honte ».

Après cette prédiction, « dont la fin est tout à fait fausse », note Dangeau avec une discrète circonspection, le roi redescendit chez lui et rit beaucoup de tout cela avec M. de Créquy qui avait assisté à la séance. Il eût mieux valu pour Créquy n'y avoir pas assisté, car, sitôt que Louis XIV commença de s'attacher à Mme de Maintenon, il ne put plus souffrir la présence de son ancien favori et l'éloigna de la cour...

Bien des années plus tard, nous retrouvons le Roi Soleil aux prises avec une cartomancienne. C'est en 1712. Il est vieux ; il a un peu oublié et la Brinvillier et la Voisin ; il est malheureux. Bref, il se décide à mander auprès de lui une certaine Marie Amburguet dont la réputation de prophétesse est venue jusqu'à la cour. Marie Amburguet fut introduite un beau matin à Versailles, et, ayant vu le roi, lui prédit la bataille de Denain ! Un an s'etait à peine écoulé, et Villars gagnait la bataille de Denain, qui sauvait le royaume. Reconnaissant, Louis XIV s'empressait d'accorder à la pythonisse une gratification de 6,600 livres, « en lui recommandant de se taire », ce dont l'autre se garda bien.

Cette Marie Amburguet, qui maniait avec tant de science le tarot, peut être comptée au nombre des aristocrates de la cartomancie. Elle avait une clientèle fort titrée et fort riche qui lui payait si grassement ses horoscopes que la bonne dame put, sur ses vieux jours, s'acheter aux environs de Saint-Germain-en-Laye une propriété importante appelée Le Minil.

Toutes les diseuses de bonne aventure du dix-septième siècle ne parvinrent pas à cette renommée non plus qu'à cette fortune. La Fleury, pourtant bien connue des amateurs, qui « tirait la chiromancie à Mme Frémy et la *pédomancie* à une femme, plus confiante sans doute dans les lignes de son pied que dans celles de sa main », ne demandait que trente-huit sols pour sa consultation. Allez donc vous enrichir à ce tarif ! En dépit de la modicité de ces exigences, ce n'était pas la première venue. Elle se vantait d'avoir Mme de Maintenon pour cliente, car Mme de Maintenon n'était pas exempte de superstition et avouait volontiers que sa haute fortune lui avait été annoncée par un maçon. La Fleury avait auprès d'elle une jeune fille qu'elle disait être fille du comte Philippe de Soissons et de Mlle de Lussan. Elle lui avait appris quelques bribes de son art, mais une fois sa mère adoptive arrêtée, la jeune personne abandonna vite un métier qui ne lui plaisait guère. « Très noire, très longue, très louche », si l'on s'en rapporte au peu galant témoignage de l'agent Leloir, elle avait l'esprit délicat, travailla et se mit à écrire des romans qui obtinrent un certain succès. Plus heureuse que la Fleury qui finit sa vie en prison, elle mourut... d'indigestion, en 1758 !

La vogue dont jouissait une autre cartomancienne, Anna Delaville, ne se démentit pas jusqu'au moment de son arrestation en 1703. M. de Feuquières, ancien client de la Voisin, venait souvent lui demander des talismans pour le jeu, l'amour et la guerre. Mme de Grancey, maîtresse de Monsieur, frère du roi, essayait, par son intermédiaire, de soutirer à l'esprit diabolique qu'elle appelait « Babel » et avec qui elle prétendait être du dernier bien, l'argent que le prince, fort peu généreux, lui refusait. Il donna de si grandes espérances à Mme de Rosemain que celle ci faillit en devenir folle. Heureusement qu'elles ne se réalisèrent pas, moyennant quoi la pauvre femme recouvra une partie de sa raison.

Sur une échelle plus modeste opérait la Chénault, dite Deprade. A son métier de diseuse de bonne aventure, elle joignait celui de faire croire à l'existence de trésors cachés, genre de filouterie qui réussit encore assez bien de nos jours. Notre Chénault, femme d'un soldat aux gardes, ne se piquait pas d'instruction et ne visait pas la clientèle aristocratique. De préférence, elle recrutait ses victimes parmi les servantes. On comprend qu'elle ne pouvait obtenir grand argent de ces pauvres filles. Aussi se contentait-elle de quelques écus, parfois de nippes. D'une certaine Blondé, servante chez le notaire Duport, elle parvint à tirer néanmoins trente écus et des vêtements. Mais je suppose que, pour ce prix-là, la Chénault avait accordé plusieurs séances à la trop naïve domestique.

La Fauconnier et la Feugère, son associée, disent la bonne aventure dans un misérable taudis de la rue Neuve-Saint-Eustache, fabriquent des poudres propres à faire réussir les mariages et débitent des trèfles à quatre feuilles qu'elles vendent trois sols.

La marquise de Choiseul, la comtesse de Puylaurens, Mme de Lowendal, le chevalier de Langle sont assidus chez la veuve Valentin. Affaires de cœur, affaires d'argent, qu'est-ce qui les attire dans ce bouge, rue du Cloitre-Notre-Dame ? Peut-être y viennent-ils, comme ce bourgeois du Marais qui donne dix louis à la tireuse de cartes pour lui avoir fait retrouver une bague dérobée par un de ses valets ; on encore, comme cette dame du faubourg Saint-Germain à qui la Valentin a indiqué l'endroit où a été cachée une écuelle d'argent depuis longtemps égarée ; à moins que ce ne soit comme chez cette jeune fille à qui elle a promis une drogue pour se faire aimer ! Il y a foule aussi chez la Rousseau, paroisse Saint-Eustache. La Rousseau a la spécialité de prédire les mariages. Encore plus courues sont la Devaux « qui explique si bien les songes », et qui finit malheureusement par être emprisonnée sur la demande de MM. les prêtres de Saint-Nicolas ; la Siamoise, qui touche une pension « d'un personnage mystérieux » auquel elle a prédit « la plus étonnante fortune ». On ne dédaigne pas non plus les services de

Joan de Monti, mis à la Bastille pour sorcellerie, et de Marescot qu'on enferme en 1704 avec ordre « de le faire travailler dans sa prison. » Car, malgré le dédain réel ou affecté que le roi et ses ministres professent pour les devins, ils ne manquent pas de leur arracher des oracles, surtout en ce qui concerne les trésors cachés. Celui de l'Etat étant singulièrement à sec, le hasard serait béni, qui permettrait de le remplir.

Tandis qu'à Paris la crédulité semble s'accroître en raison directe de la hardiesse des charlatans, la province ne demeure pas en reste. Il n'est pas de ville en France qui ne compte une ou plusieurs diseuses de bonne aventure. Rouen a la Pigeon; Laon, la Saurin; Lyon s'enorgueillit de Jacques Aymard qui, à l'aide de sa baguette magique, découvre non seulement les sources, comme tout bon « sourcier », mais encore les maléfices, les voleurs, les criminels. La *Gazette* et le *Mercure* ne tarissent pas sur l'habileté de cet homme, grâce auquel la police a pu mettre la main sur l'assassin d'un marchand de vin. On y parle aussi de la femme Bazin, qui est sans rivale pour dévoiler l'avenir et ramener les amants infidèles; Bourges a la Filiard; Dijon la Rousset. Que sais-je?

La police laisse tous ces gens-là à peu près tranquilles maintenant. Les bûchers sont éteints. La Bastille en accueille bien quelques-uns de temps à autre, mais elle ne les abrite d'ordinaire que peu de mois. Les prophétesses ne sont maintenues en prison que si, à leur métier avoué, elles joignent quelque industrie coupable, ce qui, d'ailleurs, est fréquent. Dans les cachots, on les traite de façon assez douce, voire avec certains égards. Quand la Suleau est arrêtée en 1691, le roi se charge de sa fille, qu'il fait mettre dans un pensionnat où il paie 300 livres par an pour elle.

A peine ai-je effleuré le sujet. Que d'autres noms il conviendrait de citer, à commencer par Inglis, le fameux devin dont parle Tallemant. Ce diable d'homme avait prédit des choses étonnantes, qui se réalisèrent toutes,à un M. de Villayer. M. de Sancy, à qui il avait annoncé qu'il ferait un voyage à Constantinople et qui y alla, précisément, en qualité d'ambassadeur, était enchanté de lui et vantait partout sa science. Inglis se trompait rarement. Sollicitant une charge de la reine mère, il avait prédit que celui qui l'occupait mourrait dans les huit jours. Cela se trouva vrai. Mais il avait oublié de prévoir aussi que lui-même « mourrait quatre jours devant ». Il n'y a pas de prophéties complètes...

***

Il n'apparaît pas que les doctrines philosophiques à la mode au XVIIIe siècle, non plus que les progrès pourtant sensibles déjà de l'instruction fassent en rien baisser la faveur dont la sorcellerie, la divination, la magie jouissent auprès du public en général. Le XVIIIe siècle, esprit fort, qui ne croit guère en Dieu,croit en Saint-Germain et en Cagliostro, voilà le fait brutal.

Mais il importe de noter que les manifestations du merveilleux, toujours aussi nombreuses, revêtent à cette époque une forme assez bénigne. Les exploiteurs spéculent sur la crédulité publique, inguérissable autant qu'insondable. Les convaincus s'obstinent à vouloir accaparer la puissance des esprits; des entêtés s'acharnent à la découverte de la pierre philosophale; mais les crimes sont peu fréquents. Si des personnes affolées vont jusqu'à demander au diable de les délivrer d'un joug détesté, par la mort de ceux qui les font souffrir, ces souhaits n'impliquent plus que rarement une action directe. Nous sommes loin des envoûtements du XVIe siècle et du Moyen-Age, ainsi que des empoisonnements qui attristèrent le XVIIe siècle.

Deux désirs caractérisent la passion du merveilleux, désormais : celui de se procurer de grandes richesses et celui de connaître l'avenir, ce dernier poussé à l'exaspération. Ne négligeons pas la curiosité de voir le diable, curiosité qui ne se lassera pas de longtemps. Enfin, l'éclosion ou, tout au moins, le développement de la névrose, favorisé par des circonstances particulières, va produire des troubles nerveux qui, en se communiquant à la maniàre d'une épidémie, amèneront des manifestations hystériques de la foule. Nous aurons alors les convulsionnaires de Saint-Médard et les assemblées des Elisiens. Je ne m'occuperai pas de ces manifestations collectives, en tout cas, de la première; elles sortent du cadre modeste de cette étude. Mais je préciserai quelques cas spéciaux qui s'y rattachent par certains côtés. Un tel état endémique de névrose produisait des effets variés.

On sait que le Régent était un fervent de sorcellerie. Un peu par désœuvrement, un peu par curiosité, un peu aussi par superstition, encore qu'il s'en défendit, il aimait à voir ces devins, les interrogeait, s'intéressait à leurs pratiques. Il ne doute pas, pendant longtemps, des prodiges accomplis par Jacques Aymard, le sorcier de Lyon. Il l'avait installé au Palais-Royal et lui faisait faire des expériences devant toute la cour. Un moment, il s'engoua de Sollier, autre devin célèbre. Il rend visite *incognito* à un tailleur nommé Piéju, réputé pour sa lucidité dans les prédictions. Les femmes de la Régence, Mme de Sabran, Mme de Phalaris, Mme de Parabère, suivant en cela d'ailleurs le goût de la duchesse de Berri, remplaçaient la messe par des séances chez la chiromancienne. Et les *roués*, Broglie surtout, dont le sang italien restait vivace, tout en niant bien haut Dieu et le diable, passaient leur temps à blasphémer l'un et à courir les sorcières qui leur promettaient de leur faire voir l'autre.

Parmi les « voyantes » les plus fameuses du XVIIIe siècle, on n'aurait garde d'oublier la Bontemps. Elle avait prédit à Mme de Brancas que la tête de sa meilleure amie était menacée, mais qu'elle n'en

mourrait pas. Effectivement, peu de jours après, Mme de Pompadour fut blessée par un portrait du roi qui lui tomba sur la tête au moment où elle fermait son secrétaire. Elle avait dit à Bernis : « Vous êtes venu au monde tout noir. » Et Bernis affirmait que c'était vrai. (Sans doute, le savait-il par ouï-dire, car il n'y a pas apparence qu'il s'en souvînt!) Elle lui avait dit encore un jour : « Vous avez bien de l'argent, mais il ne vous appartient pas. » Cet argent était, en effet, au duc de La Vallière. Enfin, toujours à Bernis, elle avait prédit le petit accident arrivé à Mme de Pompadour et dont il a été fait mention. Mme du Hausset, dans ses *Mémoires*, relate tout au long la consultation donnée à la favorite par la Bontemps. Mme de Pompadour, voilée, méconnaissable, se fit tirer son horoscope « qui se trouva juste en presque tous les points ». Ce qui frappa le plus Mme du Hausset, au cours de cette consultation, c'est que la Bontemps parla constamment d'un « consolateur qu'avait la patiente et qui jouait un grand rôle dans sa vie ». Or, Mme de Pompadour avait un oncle qui avait pris soin d'elle et lui rendait à tout instant les plus signalés services.

Une autre prédiction de la Bontemps, qui, celle-ci encore, se réalisa, est curieuse par l'invraisemblance qu'elle soulevait. N'avait-elle pas annoncé que Mlle Bontemps épouserait un homme de bon rang, riche de soixante mille francs de rentes, Quelle probabilité! Cela fut pourtant. Mlle Bontemps épousa le président Beaudoin, homme fort riche et bien en cour. La jeune femme mourut en couches de son premier enfant, ainsi que l'avait prédit sa mère. Mais rien n'empêche de voir ici un de ces cas d'influence néfaste dont parle le docteur Perry. La Bontemps, je dois l'avouer, dussé-je lui attirer le dédain rétrospectif de nos chiromanciennes modernes, prisait peu les lignes de la main et préférait demander au marc de café les secrets des destins!

Est-il besoin de dire qu'elle avait des concurrents en masse. Le faubourg Saint-Marceau, on ne sait trop pourquoi, était particulièrement fourni de devineresses, de magiciennes, d'astrologues. Au fond de ruelles puantes, dans des logements obscurs, misérables, sordides, combien différents de ceux habités, de nos jours, par les sibylles à la mode, les unes essayaient de faire de l'or; les autres composaient des élixirs; celles-ci tentaient de grossir des diamants; celles-là, plus pratiques, travaillaient à grossir leur bourse en tirant les cartes aux grisettes.

Quelques années plus tôt, une diseuse de bonne aventure avait eu son heure de célébrité. Elle se faisait appeler Mlle de Cruzols, et fut longtemps l'hôte de la marquise de Castelnau. Connaissant une quantité de secrets, se flattant de posséder « le livre des planètes » et « les clavicules de Salomon », elle était surtout recherchée par ceux qui voulaient voir le diable. Cette manie n'avait pas disparu. Le duc d'Olone et la comtesse de Montboissier firent tous les sacrifices pour entrer en communication avec « les diables de Montrouge », à qui ils demandaient des sommes. Mme de Montboissier, pour sa part, ne voulait pas moins de quinze millions qu'elle entendait trouver « dans son petit cabinet vert ». Pour arriver à ce beau résultat, le duc et la comtesse s'étaient mis entre les mains d'un certain Lafosse, homme fort spirituel et galant, que protégeait Mme de Béthune et qui s'occupait de sorcellerie. Comment se termina cette aventure où figurent de nombreux comparses, il serait trop long de le rapporter ici. Ni le duc, ni la comtesse ne recueillirent, bien entendu, les sommes qu'ils attendaient; en revanche, ils en déboursèrent d'assez fortes qui passèrent dans la poche de Lafosse.

Vers le même temps, Richelieu faillit avoir une méchante affaire à Vienne, pour avoir assisté, en compagnie du comte de Westerloo et de l'abbé de Zinzendorf, à certaines séances organisées par un charlatan qui se faisait fort de leur montrer Belzébuth.

Vers le même temps encore, un homme qui annonçait qu'il s'enfermerait dans une bouteille, un faiseur de miracles, Closse, dit Elie, entraînait tout Paris. Trente mille personnes couraient chaque jour rue des Ciseaux où il tenait ses assises. Aveugles, mendiants, éclopés, boiteux, bossus, se donnaient rendez-vous dans la demeure de ce magicien, de ce prophète qui guérissait, disait-on, les malades rien qu'en les touchant. « Sans la police, on l'aurait fait dieu », raconte Mercier. Songez, quel brave homme! Il n'accepte pas d'argent. Sa femme, il est vrai, l'accepte pour lui... Ainsi n'y perd-il rien. Il se retirera dans une honnête aisance.

Riche également deviendra le célèbre Eteila, professeur de magie, mais surtout devin, dont les consultations attirent la meilleure société dans son infâme logis de la rue Fromanteau. Les grands seigneurs n'hésitent pas à crotter leurs bas de soie, ni les jolies femmes à risquer leurs souliers de satin dans la boue gluante de cette rue sordide, non plus qu'à monter les cinq étages qui conduisent à son taudis. Il se refuse, en effet, à changer de logement. Il suit fidèlement la tradition des sorciers du vieux temps qui recherchaient de préférence les galetas sombres et sales, les masures borgnes et branlantes, comme rappelant mieux l'antre de la Sibylle.

Pourquoi ne consulterait-on pas ce devin peu ragoûtant, quand la manie superstitieuse est poussée à un tel degré que l'on consulte même des fous. « Deux dames sont allées aux Petites-Maisons, lit-on dans les *Mémoires Secrets*, la veille du tirage de la loterie Génoise, pour se faire choisir cinq numéros. Le fou à qui elles s'adressèrent rêva avec beaucoup d'attention, écrivit hâtivement cinq numéros sur un morceau

de papier, le roula, l'avala, en disant : « Mesdames, je vous assure qu'ils sortiront demain!... » Eh, eh, cet hôte des Petites-Maisons n'était peut-être pas si fou qu'il paraissait l'être...

Les femmes surtout continuent de se montrer enragées. Rien ne les arrête, rien ne les rebute. Signale-t-on quelque nouvelle prophétesse, elles n'ont cesse d'y voler, au risque de tomber dans un guet-apens. C'est ce qui advient à la marquise de l'Hôpital et à la marquise de la Force. Ayant entendu parler d'une étrangère qui « prédit l'avenir comme un ange », elles se font conduire dans le quartier habité par la donzelle, laissent leur carrosse vis-à-vis d'une église voisine, et, délibérément, gagnant à pied une ruelle déserte, grimpent l'escalier d'une maison de vilaine apparence. La sorcière leur déclare que si elles veulent voir le diable, il convient d'abord qu'elles se dépouillent de leurs vêtements. A quoi, les folles n'ont garde de manquer. La sorcière, alors, emporte les habits, en disant qu'elle va revenir, ferme la porte et décampe. Les deux dames, comprenant enfin, jettent des cris; des voisins accourent; on les délivre; la police les prend pour des drôlesses et veut les conduire en prison. Il fallut qu'elles donnassent leurs noms. Ce tour les guérit-il de leur manie? On n'en jurerait pas.

Nos Parisiennes souriront peut-être au souvenir de leurs arrière-grand'mères courant ainsi les somnambules, les diseuses de bonne aventure et ne pourront s'empêcher de ressentir quelque pitié pour ces aïeules si obstinées à voir le diable. Elles auraient tort. Nos petites Parisiennes d'aujourd'hui, habituées des *five o'clocks*, ultra chics, rieuses, froufroutantes, un peu intellectuelles aussi, comme il convient, tout imprégnées d'un joli modernisme et poudrerizées de scepticisme, religieuses sans doute au fond, mais pas bigotes pour deux sous, nos petites Parisiennes qui s'en vont chaque mois ou chaque semaine consulter Mme X... ou Mme Z..., les célèbres *voyantes*, dans les somptueux appartements où celles-ci daignent rendre leurs oracles, ont exactement la même mentalité, sont dans le même état d'âme que la paysanne de l'an mille qui tendait sa main effarouchée à quelque bohémienne traversant le village, ou encore que la grande dame du XVIIIe siècle qui troussait ses jupes pour gravir l'escalier nauséabond d'Etella afin d'obtenir de ce devin qu'il la renseignât sur le degré de fidélité de son galant.

H. DE GALLIER.

LA « SOURCELLERIE »

La « Sourcellerie » — vocable ambigu qui semble renfermer à la fois le mot source et le mot sorcier — continue à occuper l'opinion scientifique officielle. Il faut nous en réjouir, car il n'est pas facile de franchir les portes de ce sanctuaire qu'est l'Académie des sciences.

Donc, M. d'Arsonval a présenté à l'une des dernières séances de l'Académie des sciences, le résultat des recherches entreprises depuis un certain nombre d'années par M. le docteur Marage, sur la découverte des nappes liquides souterraines.

Ce dernier s'est depuis longtemps préoccupé de savoir ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans la faculté que prétendaient posséder les sourciers de découvrir les sources au moyen de la baguette divinatoire. C'est au laboratoire de Marey que le savant a poursuivi ses recherches préalables, et c'est en Tunisie, en bordure des routes numéro 38 d'Enfidaville à Kairouan et numéro 3 d'Enfidaville à Zaghouan, qu'il a tenté de les mettre en pratique.

Pour être sûr que les expériences ne seraient pas influencées par les idées ou les tours de main d'un sourcier professionnel. M. Marage s'est adressé à un profane, M. Landesque, conducteur des Ponts et Chaussées, partant de cette idée qu'une personne sur dix est pourvue du don de faire agir la baguette divinatoire.

Les expériences ont été très intéressantes et ont été faites sous le contrôle d'un certain nombre d'ingénieurs et hommes de science.

La baguette divinatoire n'ayant donné aucun résultat entre les mains de M. Landesque, on lui fit tenir un pendule constitué par une sphère conique suspendue au bout d'un fil. Cette fois, l'instrument accusa l'existence de neuf points d'eau, à des profondeurs de 5 à 19 mètres.

On fit aussitôt des sondages qui permirent de constater que sept sur neuf des points d'eau indiqués et *aux profondeurs annoncées* existaient bien. Les deux autres points d'eau furent également découverts aux lieux dits, mais les profondeurs furent un peu différentes: le premier à 25 mètres au lieu de 13 mètres, le second à 3 mètres au lieu de 18. On attribua la première erreur à l'examen incomplet de l'emplacement et la seconde à la largeur de la nappe d'eau.

Voilà donc enfin des résultats scientifiquement contrôlés et l'on ne pourra plus sourire dédaigneusement de questions traitées ici-même depuis longtemps.

M. le Dr Marage a fait ressortir l'importance de ces expériences, en ce qui concerne plus particulièrement nos colonies africaines où l'eau est un élément particulièrement précieux et qu'on ne pouvait trouver jusqu'ici que par des méthodes incertaines.

Les faits sont constatés ; il reste à chercher l'explication du phénomène et M. le Dr Marage n'a rien dit

là-dessus. S'agit-il d'un fluide, d'une force radiante des éléments qui vient se conjuguer avec le fluide émané du corps de l'expérimentateur ? Tel est le problème de demain. — R. F.

Légendes d'Automne

L'influence astrale

Puisque nous devons la tiède chaleur de cette semaine au dernier feu des *Léonides*, qui furent, en leur jeunesse, une comète très chevelue, il faut rendre grâce aux bonnes comètes. Mais quelques paysans avaient devancé la science : en Limousin, voilà beau temps qu'ils soupçonnaient les comètes d'être une manière de poêle mobile. Ils devinaient, en les voyant, que le diable allumait sa pipe et jetait ensuite négligemment l'allumette dans l'air nocturne.

Les vignerons de la Gironde se consolent, en apercevant le beau panache de l'astre nomade : ils savent que la chaleur ne trompera pas l'espoir de leurs ceps, dont la conduite sera sans reproches.

En Poitou et dans la Belgique wallonne, les comètes sont des prodromes de guerre ou de famine universelle. Est-ce pour cela qu'ayant prédit la faim du monde elles ont, par contre-coup, annoncé aussi la fin des mondes ?

Dans le pays de Rennes, on ne veut pas raisonner trop hâtivement ; avant de conclure de la vue d'une planète, à un cataclysme gouvernemental, on observe de quel côté traîne la longue queue de l'astre. Car c'est seulement si cette queue incline vers le couchant que les gens au pouvoir seront très prochainement rendus aux douceurs du repos.

Autour de Plougasnou, les ruraux du Finistère, à la fin du XVIII[e] siècle, se seraient exposés aux pires malheurs en ne s'agenouillant pas devant l'Etoile du Berger. Au reste, quand un petit Breton naissait la nuit, on courait voir quelle étoile était perchée au-dessus de la grande cheminée du logis : sa clarté semblait-elle éteinte et pâle, c'était pour l'enfant un présage inquiétant ; mais quelle gloire lui était promise si l'astre brillait d'un vif éclat ! La plus précoce habileté d'un jeune arriviste était de venir au monde sous une étoile de premier choix.

On ne songeait pas, il y a cent ans, à fonder un collège d'athlètes ni à provoquer la renaissance du muscle. On ne connaissait pas moins une infaillible recette pour donner au corps de la souplesse et de la vigueur : s'exercer à la clarté de la lune et humer avec délices ses rayons.

La lune ne donnait-elle pas mieux que la force ? Elle donnait le sexe. Les Normandes et les Angevines savaient, quand elles goûtaient les joies de la maternité, si elles donneraient au pays, lors de leurs couches prochaines, un petit citoyen ou une jeune citoyenne. La lune le leur annonçait ; ne changeait-elle pas dans les trois jours, le garçon venu au monde aurait un petit frère ; sinon, c'était une petite sœur qui s'annonçait.

Au reste, combien de calvities prophétisées clairement par la lune ! Les cheveux coupés, quand la lune décroît, décroissent si obstinément qu'ils finissent par se volatiliser. Ils ont beau lutter contre leur destin, comme le dernier carré, en un soir de débâcle : la fatalité ne se lasse que devant les trois derniers.

***

Oiseaux de paradis

Le chapitre des chapeaux n'est pas près de se clore et M. Edmond Perrier, directeur du Muséum, vient d'en donner la preuve à l'Académie des Sciences. Une conférence internationale va s'ouvrir à Bâle pour sauver du suprême péril la charmante aigrette et l'oiseau de paradis.

Rassurons nos jolies contemporaines : la France, quoiqu'il arrive, n'est pas menacée de perdre les oiseaux de paradis qui ont abordé sur son sol, portés sur l'aile des vieilles légendes.

Et, tout d'abord, notre oiseau national, l'alouette. Voilà beau temps qu'elle semble possédée de la nostalgie du ciel ; elle ne peut se passer, plusieurs fois par jour, de s'élever tout droit jusqu'à lui. Entre Dieu et les hommes, elle est porteuse de messages secrets. Dans l'Orléanais, on a remarqué qu'elle va demander au soleil d'éclairer le monde, et de mettre sur le dos des humains la bonne caresse de ses rayons. Ailleurs, les pastourelles chantent :

L'alouette vole bien haut
Pour prier Dieu qu'il fasse chaud,
Car ses malheureux aloutiaux
Pourraient grelotter sans mantiaux

Sans l'alouette, nos foyers manqueraient peut-être de ce feu qui adoucit les premières méchancetés de l'automne et les insolences de l'hiver. Le roitelet avait, en se chargeant de voler au ciel un peu de sa flamme, trop présumé de ses forces ; ses ailes se consumèrent en route. Le rouge-gorge accourut bien à son aide, mais il ne réussit qu'à brûler son propre cou. Seule, l'alouette parvint à transmettre, sans dommage, aux mortels haletants, le feu qui devait leur permettre de vivre leur vie terrestre.

L'hirondelle avait bien tenté de faire concurrence à l'alouette et l'on a pas oublié, à travers la Belgique

wallonne, quel héroïsme elle mit dans son entreprise. Elle entra tout de go dans le paradis et frôla les anges de ses deux ailes.

Les anges la conduisirent aux pieds de Dieu, qui pardonna, sans trop de peine, à son audace de petite folle. « Prends donc le feu, mon enfant, lui dit-il ; mais ne l'abandonne pas ayant d'avoir atteint la cime frissonnante d'un peuplier blanc. » — Et l'hirondelle remercia d'un petit salut et d'un long cri joyeux. Elle décrivit, à traver l'éther, l'écheveau le plus embrouillé de spirales sans fin. Or, soudain, elle s'aperçut que les plumes de sa queue brûlaient sournoisement. Elle laissa choir le feu céleste; mais au lieu de tomber sur notre sol, il regagna le firmament.

Le martin-pêcheur, sitôt sorti de l'arche, connut lui aussi quelques mésaventures que la Lorraine a retenues. Il monta tout droit dans le paradis bleu et son plumage, jusque-là couleur de sable, s'azura tout aussitôt. Curieux d'aller rendre visite au soleil, il s'approcha si bien de l'astre que sa poitrine sentit un commencement d'incendie. Vite il courut se plonger dans l'eau vive et put éteindre la flamme qui risquait de le consumer. Mais l'arche avait disparu et les cris de l'oiseau ne furent pas entendus de Noé. Depuis lors il est inconsolable et il demande à tous les cours d'eau le reflet de cette grande arche évanouie. — G. DUPONT-FERRIER.

ÉCHOS

La lumière dans les profondeurs

Jusqu'ici nous nous étions contentés d'admirer la lumière remplissant les espaces étoilés et ce fut matière à d'innombrables digressions philosophiques, poétiques, scientifiques, mais nous ne nous étions pas encore avisés de rechercher la quantité de lumière qui filtre au travers du miroir d'un océan épais de plusieurs milliers de coudées. Ce problème a tenté un savant, M. Klaus Grein, qui s'est livré à des calculs et à des expériences, dans les eaux bleues et transparentes de l'île de Capri. Il en résulte qu'au fur et à mesure que la lumière pénètre dans l'eau salée, le spectre solaire s'y décompose. A partir de cinq mètres, les rayons bleu-violets forment plus de la moitié de l'irradiation lumineuse. A vingt mètres la lumière est deux fois moins intense qu'à trois et à soixante-quinze mètres cinquante fois moins. A cinquante mètres la lumière rouge n'existe qu'à l'état infinitésimal, l'orange résiste encore. Mais à 1.000 ou 1.500 mètres il n'existe plus que du bleu vert ou du bleu-violet et c'est la seule lumière que soient appelés à contempler les monstres marins des abîmes profonds que les campagnes océanographiques du prince de Monaco ont fait surgir à la lumière éblouissante du jour.

Les Naundorff et le nom de Bourbon

Un jugement du tribunal civil de la Seine vient de décider que MM. L.-Ch. de Bourbon et Henri de Bourbon portaient légitimement le nom de Bourbon sous lequel ils avaient engagé un procès, reconnaissant pleine force à des jugements rendus en Hollande sur le même sujet.

On connaît les polémiques virulentes de feu Henri Rochefort dans la *Patrie* contre les frères de Bourbon et le procès pour injure et diffamation qui s'en était suivi de la part de ces derniers. M. Rochefort, par l'organe de Me de Moro-Giafferi, avait plaidé en nullité de l'assignation, les demandeurs s'étant attribué un nom qu'ils n'avaient pas le droit de porter. Le jugement devait donc trancher la question préalable de la propriété du nom de Bourbon, avant de statuer sur l'injure et la diffamation. L'avocat du défendeur soutenait que la reconnaissance du nom de Bourbon aux descendants de Naundorff heurtait l'ordre public en raison d'un jugement de 1851, confirmé par arrêt de la Cour de Paris en 1874, sur plaidoirie de Jules Favre, et il ajoutait que les jugements hollandais n'étaient pas revêtus de la formule d'exequatur.

Le tribunal en a décidé autrement, mais ce jugement ne contribuera pas à éclaircir cette troublante énigme.

Les mystères égyptiens

Nous devons à M. Moret, conservateur du musée Guimet, une étude très approfondie et très compétente sur les « Mystères Égyptiens ». La religion de l'ancienne Égypte était compliquée d'énigmes nombreuses, ignorées des profanes et connues des seuls initiés que l'archéologie moderne s'efforce peu à peu de résoudre.

M. Moret procède par comparaison. Il rapproche la fête de *Sed* où le Pharaon subissait une mort fictive suivie d'une résurrection et qui était accompagnée de réjouissances populaires avec mascarades, cortèges burlesques, danses, etc., des fêtes Sacaea de Babylone, Kronia d'Athènes, Saturnales de Rome, mascarades du moyen-âge, fêtes des Fous et de l'Ane, Carême et Carnaval.

Quel était le sens de ces rites antiques? « Expulser la mort, dit M. Moret, éliminer les démons et les mauvais instincts, faire renaître en soi, dans la société et dans la nature, des forces renouvelées et salutaires, tel était le but de certaines fêtes antiques que nous avons retrouvées en Egypte et ailleurs ; tel est encore le sens oublié des fêtes du Carnaval. »

Nous doutions-nous que nous devions le Carnaval aux coutumes religieuses des Egyptiens ?

La tache sanglante de Jupiter

Depuis longtemps les astronomes sont préoccupés d'une tache rouge qui se remarque à la surface de Jupiter. Cette tache a environ 42.000 kilomètres de longueur. On voit qu'elle n'est pas de celles dont on peut confier l'enlèvement au teinturier. Jupiter étant encore à l'état gazeux ou liquide, cette tache est, supposent les savants, formée par des condensations gazeuses. D'aucuns croient qu'il s'agit d'un continent en formation et cette tache ne serait autre que la première pellicule terrestre qui est destinée à devenir une croûte de plus en plus épaisse. M. Hans Lau y voit une sorte de lac chaud dans les profondeurs de la couche gazeuse. La température de cette tache doit être beaucoup plus élevée que les parties voisines. Aussi s'y forme-t-il une véritable tornade de vapeurs métalliques et de métalloïdes.

Mais la couleur ! Cette couleur était autrefois d'un rouge vif ; elle passe de plus en plus au blanc et elle sera bientôt d'une éclatante blancheur.

Parfois de brusques lueurs y apparaissent, provoquées, croit-on, par les éruptions volcaniques éclairant les nuages joviens ou bien encore par une aurore magnétique d'une extrême intensité.

En résumé, on ne sait pas grand'chose, mais si l'on dépouille l'aridité du concept scientifique, pour laisser vagabonder son imagination, entrevoit-on tout ce que peut susciter le mystère de cette tache ? Devine-t-on la gigantesque fournaise, où s'élabore la matière d'un formidable monde futur, toutes les vapeurs multicolores qui volent et entrecroisent leurs écharpes, tous les bruits, tous les crépitements, tous les grondements des éléments en fusion qui s'échappent par la gueule des cratères, tous ces liquides colorés de jaune, de vert qui s'évaporent brusquement au contact des laves brûlantes ? Et ce lac rouge creusé dans la profondeur tournoyante des vapeurs ?

Et quelles légendes pourraient créer les poètes sur « la tache sanglante de Jupiter » !

Les sacrifices humains. Le bouc émissaire

M. J. G. Frazer, vient de faire paraître *The Scapegoat, Le bouc émissaire*, sixième volume d'une étude approfondie de la magie et de la religion. Dans cet ouvrage, il est traité plus particulièrement de la signification symbolique du sacrifice animal ou humain et de la pratique du meurtre rituel.

L'idée du sacrifice humain remonte à la plus haute antiquité. Dans les temps les plus anciens la victime, roi éphémère de la tribu ou symbole de la Divinité, faisant office de bouc émissaire, devait emporter dans la tombe tous les maux physiques ou moraux dont les assistants se déchargeaient sur lui. C'est ainsi qu'au Mexique, les Aztèques, après avoir désigné une victime, paraient celle-ci d'habits somptueux, la nourrissaient copieusement et lui rendaient les plus grands honneurs. Elle avait toutes les licences, sauf celle d'échapper à sa destinée. Au bout de quelque temps de ce régime, vers Pâques, c'est-à-dire au printemps, époque où s'éveille la nature, elle était tuée et mangée.

Chez d'autres peuples, un animal faisait l'office de bouc émissaire. Dans l'Himalaya, on enivrait un chien, on le promenait dans le village pour lui faire ramasser tous les maux et on le tuait à coups de bâton. Dans l'Annam, on crucifiait des rats ou des singes. Les juifs envoyaient un bouc — le véritable bouc émissaire — dans le désert, chargé des péchés de toute la tribu.

En Grèce on a connu le sacrifice humain expiatoire. Tout le monde a lu l'épisode de Salammbô où pour appeler la bienfaisante pluie sur Carthage, on enferme d'innocentes victimes dans un taureau d'airain qui est soumis au feu. M. Frazer trouve des traces de sacrifice humain dans le Purim juif, mais il ne se prononce pas sur l'accusation de meurtre rituel moderne.

M. Frazer a enfin remarqué, grâce à ses études sur les pratiques superstitieuses, qu'à l'époque préhistorique, une même civilisation et des coutumes semblables existaient chez tous les peuples occupant l'Europe méridionale et l'Asie occidentale, d'où l'on peut conclure qu'ils appartenaient à une même famille.

L'auteur développe dans son livre beaucoup d'autres idées ingénieuses qu'il serait trop long de rapporter ici.

Les superstitions au théâtre

M. Léon Poirier, directeur du théâtre qui porte son nom, croit aux jours fastes et néfastes. Le jour où il a monté à Paris le *Mariage de Mlle Beulemans* fut pour lui un jour heureux. Aussi quand il fut question de

fixer la date de la répétition de son dernier spectacle, *Le Veau d'Or*, fut-il décidé que celle ci coïnciderait avec l'anniversaire (même jour de la semaine, même quantième du mois) de la date qui avait fait sa fortune.

Et Mlle Beulemans, mascotte, semble bien lui avoir porté bonheur.

La transmutation des métaux

Le vieux rêve de nos ancêtres semble bien près d'être résolu par les modernes savants. Il est vrai qu'ils n'ont pas encore fabriqué de l'or avec du plomb, mais scientifiquement parlant, ils seraient arrivés à un résultat analogue. Sir William Ramsay, connu pour ses nombreuses découvertes en chimie, pense obtenir la transmutation au moyen d'étincelle électrique, élevée ainsi au rang de pierre philosophale. Il semble, en effet, que l'étincelle lançant des substances radio-actives à travers une masse gazeuse à très basse pression, y détermine une désintégration des éléments. Dans un récipient où on a fait le vide à peu près complet, on constate l'existence, après le passage de l'étincelle, d'hydrogène, d'hélium et de néon, bien qu'on n'ait pu établir la préexistence ou l'occlusion préalable de ce corps dans le récipient. — Le phénomène ne pouvant être attribué à aucune action connue, on est amené à conclure qu'il s'est produit une véritable transmutation. J.-J. Thomson suppose que tous les corps sont radio-actifs et que si certains ne le paraissent pas, c'est qu'ils gardent en eux de l'hélium. Celui ci n'est alors libéré que par une secousse telle que celle des rayons cathodiques.

Mais tout ceci est moins amusant que les histoires des vieux alchimistes.

ÇA ET LA

Le procès de la mère de Kepler

Dans les archives de la petite ville de Guglingen, en Souabe, on vient de retrouver un curieux document. Il s'agit des pièces du procès en sorcellerie intenté à Catherine Kepler, la mère de l'illustre astronome qui le premier donna une théorie de la planète Mars et énonça les lois astronomiques d'où Newton sut dégager le grand principe de l'attraction universelle.

Catherine Kepler s'adonnait à la confection et à la vente de médicaments, et sans doute de philtres ; comme elle avait la langue acérée et ne craignait pas les papotages elle se créa nombre d'ennemis. Ceux-ci lancèrent le bruit qu'elle pratiquait la sorcellerie, et c'est ainsi que le tribunal criminel de Lemberg la fit arrêter et sans retard instruisit son procès (1620). Mais les juges montrèrent une telle partialité qu'ils durent être dessaisis et l'affaire fut alors portée devant l'officialité de Guglingen. La nouvelle instruction dura plusieurs mois et le 4 septembre la cour déclara que pour arriver à la manifestation de la vérité il était nécessaire de recourir aux offices de « maître Jakobus ». C'était la mise à la question.

A ce moment Kepler vivait à Linz. Il revint en Souabe et obtint non seulement la suspension de la torture mais le transfert de la prisonnière de son cachot dans le logement du gardien. Entre temps les pièces de la procédure avaient été transmises à la faculté de droit de Tubingue et celle-ci, par arrêt en date du 10 septembre 1621, jugea qu'en présence de l'âge avancé de l'accusée (73 ans) et de l'insuffisance des preuves il n'y avait pas lieu d'appliquer la torture, mais que Catherine Kepler subirait cependant la peine de l' « explication ». La vieille femme fut donc conduite dans la chambre de la question où maître Jakobus lui expliqua en détail l'usage des instruments de torture. Invitée à faire des aveux Catherine protesta encore une fois de son innocence. L'ordre d'élargissement arriva quelques jours plus tard, mais la prisonnière fut encore retenue jusqu'au 4 novembre, moment où son fils put payer les 400 florins de frais de procédure.

Un prophétie de J. de Maistre

Il y a près d'un siècle, en 1819, en pleine Révolution, Joseph de Maistre écrivait : « La Révolution est debout, mais elle marche, elle court, elle rue. — Rangez-vous, messieurs et mesdames. La seule différence que j'aperçois entre cette époque et celle du grand Robespierre, c'est qu'alors les têtes tombaient et qu'aujourd'hui elles tournent. D'ailleurs il ne faut désespérer de rien... Il est infiniment probable que les Français nous donneront encore une tragédie ; mais que ce spectacle ait ou n'ait pas lieu, voici ce qui est certain : L'esprit religieux, qui n'est pas du tout éteint en France, fera un effort proportionné à la compression qu'il éprouve... Il soulèvera des montagnes, il fera des miracles. Le Souverain Pontife et le Sacerdoce français s'embrasseront, et, dans cet embrassement sacré, ils étoufferont les maximes gallicanes. Alors, le clergé français commencera une nouvelle ère et reconstruira la France — et la France prêchera la religion à l'Europe, — et jamais on n'aura vu d'égal à cette propagande. »

Ce tableau ne résume-t-il pas encore avec une saisissante exactitude toute la situation présente, le mal qui nous affole, les dangers qui nous menacent et aussi les espérances qui seules éveillent quelques clartés dans nos tristes horizons?

La catastrophe de Melun pressentie

Mme Amic avait pressenti la catastrophe.

Un très curieux cas de pressentiment par rêve mérite d'être signalé. Il s'est produit à l'occasion de la catastro-

phe de Melun et nous a été raconté par un officier lyonnais, ami de la famille Amic. Avant de prendre le rapide fatal, le capitaine Amic et sa femme déjeunèrent chez cet officier ; au cours du repas, Mme Amic raconta un rêve qu'elle avait fait la nuit précédente et qui l'avait fort impressionnée : elle se trouvait, en songe, dans un accident de chemin de fer, avec son mari, et elle « sentait » que tous deux y trouvaient la mort. Ses voisins de table, n'attachant aucune importance à ce fait, furent violemment émus, le lendemain, en apprenant la réalisation du rêve de Mme Amic.

La pauvre femme, dans son agonie douloureuse, dut se souvenir de ce songe.

Légende bulgare

Dans leur pittoresque folk-lore, d'un caractère si particulier, si bien à eux, les Bulgares, dit M. Frantz Funck-Brentano à la *Revue hebdomadaire*, ont une vieille histoire qu'ils aiment à raconter.

Aux premiers temps du monde, Dieu voulut faire un « sort » à chaque nation. Les Turcs se présentèrent les premiers devant lui et obtinrent ce qu'ils désiraient : la puissance. Après les Turcs arrivèrent les juifs, qui demandèrent à leur tour la puissance, mais elle était donnée.

— Ah ! Seigneur ! quel *calcul* as-tu donc fait de donner à d'autres ce que nous désirions ?

Et Dieu de leur donner l'esprit de calcul.

Les Français arrivèrent à leur tour et réclamèrent, eux aussi, la puissance.

— Ah ! Seigneur ! quelle *invention* a été la tienne de donner la puissance à d'autres qu'à nous !

Sur quoi Dieu donna aux Français le génie d'invention.

Après quoi, sur des dialogues semblables, les tziganes reçurent la misère et les Grecs l'esprit d'intrigues.

Survinrent enfin les Bulgares qui voulaient, eux aussi la puissance, mais Dieu l'avait donnée aux Turcs.

— Quel *travail* as-tu donc fait, Seigneur ; pourquoi as-tu donné à d'autres ce que nous désirions ?

— C'est chose faite, répliqua le Créateur. Soyez bénis, Bulgares ; je veux vous faire un autre présent, je vous donne le travail. Allez en paix.

Les choses se sont-elles vraiment passées comme le relate la vieille légende ; du moins, en ce qui concerne les Bulgares, l'histoire est vraisemblable, car il n'est pas de peuple qui travaille davantage ni qui sache mieux travailler.

Réponse ambiguë d'un démon à des alchimistes

« Les souffleurs alchimistes, pour la plupart, voyant qu'ils ne peuvent venir à bout de la pierre philosophale, demandent conseil aux esprits, qu'ils appellent familiers. Mais j'ay sceu de Constantin, estimé entre les plus sçavans en la pyrotechnie et art métallique, qui vit en France, et assez cognu en ce Royaume, que ses compagnons ayans longtemps soufflé sans aucune apparence de profit, demandèrent conseil au diable s'ils faisoient bien, et s'ils en viendroient à bout. Il fit response en un mot : travaillez. Les souffleurs bien aises continuèrent et soufflèrent si fort qu'ils multiplièrent tout, en rien, et souffleroient encore, n'eust esté que Constantin leur dit que Satan rendoit tousiours les oracles à double sens, et que ce mot, travaillez vouloit dire qu'il faloit quitter la Chymie, s'employer au travail et à l'honneste exercice de quelque bonne science pour gaigner sa vie ; et que c'estoit pure folie de penser contrefaire l'or en si peu de temps, veu que Nature y employe mille ans. »

(Simon Goulard : *Histoires admirables et mémorables de nostre temps*. Paris. Houzé, 1610, t. 2, p. 54.)

Un lac qui disparaît.

Il y a quelques jours, le lac pittoresque de Canterno, près de Funione, s'est asséché. Les eaux se sont retirées dans les abîmes inexplorés qui s'ouvrent au milieu du lac. Depuis vingt-deux ans, ce phénomène ne s'était pas produit. A cette époque les eaux disparurent pendant cinq mois, puis elles revinrent avec les poissons, alors que les paysans commençaient à cultiver les terres. La légende dit que le lac se sèche quand il a fait des victimes humaines et, en effet, plusieurs personnes s'y sont noyées dernièrement.

L'éducation par les couleurs

Elle produit des effets surprenants sur les enfants. On a fait des expériences, très démonstratives, avec des chats des chiens, des oiseaux. — Le rouge : Au bout de quelques jours, les oiseaux, etc., qui avaient vécu dans la lumière rouge se montraient irascibles, coléreux et extrêmement voraces. Ils engloutissaient avec avidité la moindre parcelle d'aliment qu'on leur présentait. Tous ces animaux augmentèrent de poids beaucoup plus rapidement que ceux des autres groupes. Le docteur Landosse, de San-Francisco, décida de tenter l'expérience avec un groupe de dix bébés. Les résultats ont été très intéressants. Chacun des dix enfants, travaillant deux heures par jour à la lumière rouge, firent en une heure et demie autant de travail que, dans les circonstances normales, ils auraient pu faire en deux heures, mais le reste du temps, ils se montrèrent nerveux, et avant que les deux heures fussent terminées la plupart se plaignirent de maux de tête. Pendant la semaine que dura l'expérience de la lumière rouge, les enfants ne mangeaient pas, ils dévoraient. La circulation du sang augmenta d'une manière notable, et quelques-uns manifestèrent des symptômes d'irascibilité. — La lumière jaune, à laquelle le petit groupe des dix fut ensuite soumis, agit comme un fortifiant de la nature émotive des enfants. Deux d'entre eux, d'un caractère assez violent, et qui sans cesse étaient en querelle avec leurs camarades, commencèrent à se montrer d'un caractère si

agréable et si affectueux que les maîtres, ignorant ces expériences, manifestèrent leur étonnement. La fatigue était pour ainsi dire inconnue à ceux qui étaient sous l'influence de cette lumière, et on nota cinquante pour cent d'augmentation dans la quantité de travail fournie durant ces deux heures, sans pour cela qu'il y eût une réaction quelconque. Les enfants sortaient de l'épreuve de la lumière jaune avec plus d'énergie, moins de fatigue, et surtout plus contents que lorsqu'ils travaillaient avec la lumière naturelle. — La lumière bleue donna à ces dix esprits d'enfant un calme et une tranquillité qu'ils n'avaient pas d'ordinaire, et sous cette influence, tous devinrent graves et sérieux comme des personnes âgées. — Comme pour les petits animaux et les oiseaux, la couleur qui donna les meilleurs résultats fut le vert. Soumis à cette couleur, les enfants travaillèrent avec facilité et contentement. La fatigue fut légère, bien que l'expérience se fût prolongée quinze jours et pendant cinq heures par jour. Nous devons admettre que la lumière la meilleure pour stimuler l'activité cérébrale de l'enfant sans épuiser son énergie, ni exciter son système nerveux, est la lumière verte : mais pour les violents et les irascibles, l'exposition à la lumière jaune peut être apaisante, tandis que c'est à la lumière rouge qu'il faut soumettre, au moins pour un temps, les enfants apathiques, mélancoliques ou indolents.

La téléphonie sans fil

Interrogé, au mois de janvier dernier, sur les découvertes scientifiques qui, vraisemblablement, marqueraient l'année 1913, le professeur d'Arsonval parmi d'autres déclarations que nous avons citées, disait : « Douze mois ne se passeront certainement pas sans que la téléphonie sans fil soit une question résolue. » Il parlait à bon escient. Déjà à cette époque la série d'expériences à laquelle il s'était lui-même livré lui avait donné la certitude de toucher bientôt au but.

C'est aujourd'hui chose faite. Le professeur d'Arsonval aurait réalisé cette découverte tant attendue. Souvent annoncée, objet d'essais de laboratoire sérieux, elle n'avait en fait jamais reçu de solution complète et pratique.

Il ne reste à l'éminent physicien qu'à mettre la dernière main à un transmetteur pour très longues distances. Ce sera chose accomplie au mois d'octobre, assure-t-on. En 1914 on transmettra la parole sans fil à des milliers de kilomètres, comme aujourd'hui on transmet l'écriture.

La science française a dès aujourd'hui à son actif une belle découverte de plus.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.

BIBLIOGRAPHIE

QUE DEVIENDRONS-NOUS APRES LA MORT ? par l'abbé MOREUX. En vente aux Editions Scientifica. Un beau vol. tiré sur papier anglais, 3 fr. 75 franco.

On sait que, depuis plusieurs années, les conceptions concernant la nature de la matière, conceptions admises comme pages d'Evangile autrefois, ont été bouleversées de fond en comble. Dans peu de temps, les hypothèses actuelles seront peut-être oubliées à leur tour. Se basant sur les derniers travaux, l'abbé Moreux se demande « si la science vraie peut nous enseigner concernant la survie de l'âme quelque chose de certain. Sur les conditions de la vie future et de la résurrection, ne peut-elle au moins nous servir à montrer qu'il n'y a pas contradiction entre les dogmes catholiques et les théories modernes de l'énergie, du mouvement, de la physique moléculaire? » Et, tour à tour, sous sa plume vivante, se déroulent les chapitres : l'Univers inconnu, les Conceptions modernes de la matière, la Physique de l'espace, les Incertitudes de notre géométrie.

De ces aperçus scientifiques, l'auteur s'élève sur les sommets : il parle de l'âme, dit pourquoi elle ne peut mourir, ce qui advient d'elle après la mort. A côté du savant, le prêtre s'érige, qui répète avec l'Eglise : *Credo in resurrectionem et vitam æternam.* C'est la conclusion de ce traité scientifique. Dès lors, nous sommes en mesure de répondre pleinement à la question, titre de cet ouvrage : « Que deviendrons-nous après la mort? » Une phrase résume la solution de la grande énigme, elle est contenue dans notre Symbole : *Expecto resurrectionem!* Comment trouver mystère plus consolant, plus conforme à nos secrètes aspirations?

Ce volume, qui sera lu avec intérêt et profit, porte l'imprimatur de Mgr l'archevêque de Bourges.

***

L'ALMANACH DE Mme DE THEBES POUR 1914.

Toujours aussi intéressant, l'*Almanach de Mme de Thèbes pour* 1914 *apporte ses oracles* — 1914 est l'année « fulgurante », celle des hauts faits et de l'héroïsme. Tout y est passé en revue : *le théâtre,* où l'on verra la province lever l'étendard de la révolte contre Paris; *le journalisme,* où de grands changements se produiront; Paris, la France et l'étranger. Dans le courant de l'année, Mars et Saturne opéreront leur conjonction, ce qui est l'indice de cataclysmes. Il y aura des coups de grisou, incendies, de graves accidents.

On verra la décroissance des procès en divorce — Dieu entende Mme de Thèbes!

En France, la question religieuse reprendra toute son acuité. Il y aura des luttes intestines, mais qui se termineront sans grand dommage. A l'égard de l'étranger, notre pays reconquerra son prestige.

En Allemagne, équilibre fragile; Allemands du Nord et Allemands du Sud se heurtent, d'où émeutes, guerre civile. Même horoscope pour l'Autriche. En Angleterre, il y aura de mauvais jours. La guerre des Balkans n'est pas terminée. L'Espagne est en voie de relèvement...

Mais la France sortira plus jeune et plus forte de l'année fulgurante, c'est ce qu'il faut retenir de l'intéressant ouvrage annuel de Mme de Thèbes.